

Jean Kerbrat

L'art en commun

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Né coincé entre sabre, goupillon, faucille et marteau, vivant la Libération entre fête populaire et cadavre jeté à la rivière, grandissant entre une grand-mère blanchie sous le harnais des bonnes à tout faire et un père cheminot fou d'ascension sociale, suivant sa scolarité entre une fascination pour la littérature et l'horreur de la férule disciplinaire des lycées : si l'on en croit sa biographie, Jean Kerbrat s'est construit à l'épreuve des contraires. Un tel vécu n'empêche manifestement ni l'humour, ni une pensée du monde et de l'art. La preuve.

Jean Kerbrat est artiste plasticien. Il entame avec *Rêve général* un projet de plusieurs mois intitulé *Le mur de Jeannot*. Vous saurez tout en vous rendant sur www.kerbratjean.fr

E N T R E T I E N

Comment est né le projet du *Mur de Jeannot* que vous proposez à Calais dans le cadre de *Rêve général*?

Jeannot le Béarnais était un brave garçon, tout à fait normal, qu'on a envoyé à la guerre d'Algérie et qui en est revenu fou de rage, complètement traumatisé. À son retour, il découvre le suicide de son père, vit quelques années avec sa mère et sa sœur, de plus en plus reclus. Sa mère meurt et, anecdote incroyable, on autorise Jeannot à l'enterrer sous le plancher de la maison. Il se laisse mourir de faim à l'âge de trente-trois ans. Plus de vingt ans après, un brocanteur découvre par hasard, lors de la vente de la ferme, que Jeannot a gravé le plancher de sa chambre. Sur le plancher en chêne, Jeannot a inscrit un long message étrange, plein de colère et de folie, de souffrances et de délires, de fulgurances à la Antonin Artaud et d'imprécations contre la religion. Pour écrire son texte, il perce avec force des trous qui forment le canevas des lettres qu'il complète ensuite par un trait. L'ensemble produit un effet saisissant. Ce plancher est dans un premier temps vendu aux laboratoires Myers qui sont précisément spécialisés dans la fabrication des psychotropes. Cela

suscite un tollé et le laboratoire cède finalement le plancher à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne de Paris. Un professeur de l'hôpital décide de découper ce plancher pour en faire trois panneaux qui sont exposés, sous verre, devant la façade de Sainte-Anne, pour lutter contre les préjugés attachés aux maladies mentales.

Quand j'ai découvert l'histoire extraordinaire de ce plancher, j'ai aussitôt compris que je tenais mon nouveau projet pour Calais. Il y avait de la rage, il y avait des mots. J'ai également été troublé par les coïncidences : il s'appelait Jean, comme moi ; était né en 1939, comme moi... Je pouvais m'appuyer sur ces choses personnelles pour nous envoyer dans le monde. Jeannot s'est livré à un véritable acte de violence par rapport à l'écriture. Il ne s'agit pas seulement du sens des mots mais de la fabrication de son propre langage. Je vais proposer aux Calaisiens de faire un mur en commun, des panneaux d'indignations, de colères, de cris ou de déclarations d'amour. Nous allons écrire en commun en perçant avec énergie des phrases dans le bois. Ce sera également une manière de redonner la parole à une population qui en est souvent privée. La cohérence du projet suppose évidemment qu'il n'y ait aucune

censure. Cela ne signifie pas pour autant laisser écrire n'importe quoi : c'est moi qui mènerai le projet et je pourrai choisir la place à laquelle seront placés les mots et ceux avec lesquels ils seront mis en relation. Je serai dans une petite cabane, à l'entrée de la grande halle où se fabriqueront les panneaux et prendrai des rendez-vous avec les gens qui le souhaitent pour travailler ensemble à l'érection de ce mur.

Pourquoi ce projet vous a-t-il immédiatement semblé destiné à Calais ?

Il me semble que Calais est une ville particulièrement intéressante, dans laquelle il se passe des choses très fortes avec les reconversions industrielles, la difficulté de la vie au quotidien, la fierté... J'éprouve un véritable attachement pour cette ville dans laquelle j'ai connu quelques-uns de mes plus grands bonheurs d'artiste. Fin 1999, j'ai proposé, déjà à la demande du Channel qui est une des très rares et précieuses structures à permettre ce genre de projet, une intervention appelée *Gagner au change*. J'avais été frappé, en parcourant la région, par le nombre de brocantes, de braderies, de dépôts-ventes dans lesquels certains n'hésitaient pas à vendre leurs biens les plus personnels pour récupérer un peu d'argent. Je me suis installé dans la galerie de l'ancienne poste qui accueillait habituellement des expositions d'art contemporain et ai proposé aux gens de m'apporter un objet qui serait soumis à un acte artistique. Après transformation, cet objet, devenu œuvre d'art et ayant donc acquis une plus-value symbolique, leur était restitué. Tout le projet jouait sur les codes du monde marchand – fiches de dépôts, mise des objets en catalogue... – en en mettant à nu les mécanismes. Je cassais le système marchand en instaurant un autre rapport au don. Je donnais de mon savoir-faire d'artiste et je donnais aussi matériellement puisque j'ajoutais à ces objets des petites œuvres d'art que j'achetais par ailleurs. Ce projet a donné lieu à des rencontres extraordinaires, d'une grande chaleur. Ceux qui apportaient les objets n'avaient pas du tout cette image de l'art contemporain. Ils ne s'attendaient pas à cela. Je me souviens particulièrement d'une jeune femme d'origine maghrébine qui m'avait confié un hachoir à viande. Je lui ai rendu avec une petite

vierge qui semblait passer dans le hachoir en donnant des filaments dorés qui recomposaient une chasuble. Nous avons eu une discussion folle. Cette jeune femme n'en revenait pas.

Je suis revenu à Calais après la finale perdue contre Nantes en Coupe de France sur un but encaissé de manière litigieuse. J'ai fait une vidéo très agressive sur ce contexte puis ai proposé de rejouer une coupe à Calais que nous serions sûrs de gagner, au baby-foot. La galerie s'est ainsi transformée pour accueillir un véritable tournoi de baby-foot avec équipes, tribunes, buvette... Même si l'expérience ne m'a pas autant marqué que celle d'*On gagne au change* qui possédait vraiment un souffle puissant, j'ai à nouveau ressenti cette grande chaleur et une véritable générosité, qui sont le propre des gens du Nord.

Les trois projets que vous évoquez impliquent la participation active du public. Cela présente le risque de l'utiliser en le plaquant dans un projet tout entier pensé par l'artiste, et de le réduire à un alibi pour donner un vernis populaire. Comment prenez-vous en compte ce risque d'instrumentalisation du public ?

Il s'agit effectivement d'un écueil que je veux éviter. Nous savons bien que nombre d'artistes font actuellement carrière avec une fausse implication du public qui donne bonne conscience aux politiques qui les subventionnent. Il me semble que dans le cas du *Mur de Jeannot*, la spécificité de l'écriture écarte le risque d'instrumentalisation. Le fait de percer ou d'entailler un support donne à l'écriture un tout autre sens que des lettres formées au stylo. Cela suppose un éternement, une véritable implication physique et personnelle. Les mots vont en outre se promener librement dans le panneau et vont naturellement, par le geste, trouver leur place. Je ne sais pas si les gens vont répondre à la sollicitation mais je sais que je les aborderai avec une scrupuleuse honnêteté. Il s'agit d'effectuer un travail en commun et de toujours se demander ce que cela va rapporter à chacun, à l'artiste et aux gens eux-mêmes. L'échange doit profiter à tous. L'art contemporain a tendance à oublier cette dimension essentielle. L'exposition Jeff Koons qui se tient au château de Versailles en ce moment illustre jusqu'à la caricature à quel point l'art contemporain mélange politique et argent. Le président du domaine de Versailles est un ami du principal collectionneur de l'œuvre de Jeff Koons dont la cote va encore monter après avoir été exposée dans un lieu aussi

prestigieux. Le capitalisme a fait perdre à l'art sa valeur d'usage. Pour redonner à l'art sa valeur d'usage, il n'est d'autre solution que de résister en l'ancrant fortement dans le monde social. Il ne s'agit pas de rejeter la modernité mais de s'en servir pour nourrir un discours qui traverse une ville et en implique les habitants. Comme le charcutier ou le réparateur automobile, l'artiste possède sa propre compétence qui est sans doute d'être dans la cité et de travailler pour fabriquer des choses collectives, qui concernent le commun d'une ville ou d'un pays. Cela me semble être une manière de faire de la politique aujourd'hui, au sens étymologique du terme ; ce qui a commencé en Grèce avec la cité, son fonctionnement, son être collectif.

Quel peut être le rôle de l'artiste par rapport à une réalité politique et sociale complexe ?

La dimension personnelle de l'artiste me semble très importante. Italo Calvino propose une relecture passionnante du mythe de Persée et Gorgone. Persée réussit à vaincre la terrible Gorgone dont le seul fait de croiser le regard était mortel, en se servant du reflet de son miroir poli pour se guider et la décapiter. L'écrivain italien y voit une métaphore de la création comme reflet de la réalité qui peut permettre de l'affronter. J'ajouterais que, si l'art consiste bien à renvoyer un reflet de la réalité, il s'agit d'un reflet sur un bouclier cabossé par la vie. La réalité passe à travers l'expérience, le vécu, la culture, la sensibilité d'un artiste. Le réel est de la réalité filtrée par l'artiste. L'artiste met à nu les mécanismes de la société, montre ce qui n'est pas immédiatement perceptible. Il crée une fiction, propose une vision décalée de la réalité qui va permettre de prendre du recul. En m'inspirant de la réalité des dépôts-ventes, d'un match de foot ou d'un plancher gravé, je fais des propositions qui impliquent les gens et les invitent à avoir une perception critique du monde qui les entoure. Le rôle de l'artiste consiste donc à être cette espèce de personnage qui filtre la réalité, fait passer un discours commun à l'intérieur d'une problématique personnelle qui rend plus perceptible le discours commun.

Votre perception de la réalité est marquée par la violence, qu'elle soit politique ou sociale. En page d'accueil de votre site internet figure un avertissement explicite : *Vous entrez dans une œuvre, certaines images peuvent choquer. Pensez-vous qu'une œuvre doit choquer ?*

La phrase d'accueil de mon site peut se lire dans les deux sens. Le concepteur du site voulait tout simplement éviter tout ennui avec le serveur. J'ai choisi de placer cette phrase en évidence car elle rappelle que l'art peut et doit déranger. Nous vivons dans un univers artistique aseptisé, où la subversion est trop souvent politiquement correcte. Nous ne pouvons pas évacuer le problème de la violence du monde.

J'ai un problème personnel par rapport à la violence. Comment gérer l'articulation entre la violence d'État autorisée et la violence personnelle qui est aussitôt réprimée ? Quand je suis entré à l'école à Château-Gonthier, dans la Mayenne dont je suis originaire, je devais avoir cinq ou six ans. Nous étions au moment de la Libération et on nous a montré, au milieu de la cour, l'endroit où des jeunes gens avaient été enterrés vivants par des nazis. Je n'ai jamais pu traverser la cour en diagonale. J'habitais à Pendu – cela ne s'invente pas ! – où la Mayenne est traversée d'un barrage. J'y pêchais avec mon père et il m'est arrivé quatre fois en un mois de tomber sur des cadavres dans l'eau. Ces expériences m'ont définitivement marqué. Comment gérer nos instants de bonheurs personnels par rapport à la violence du monde ? Comment prendre en charge ce monde ? Cela me pose des difficultés. Je suis très sensible à la violence désespérée des mots de Jeannot le Béarnais. En partant de son œuvre pour formuler une proposition artistique, je souhaite aussi qu'il ne soit pas mort pour rien.

Vous considérez-vous comme un artiste engagé ?

L'art engagé a quelque chose de lénifiant. Il fait de l'artiste une sorte de donneur de leçons dont les indignations attendues sont aussitôt récupérées. L'idée d'art engagé exclut toute réciprocité et place l'artiste en position de supériorité. Je m'attache à partir du monde et à essayer de rendre à l'homme ce qu'il est fondamentalement : un fabricant de mondes. La pierre n'a pas de monde, l'animal a un peu de monde, l'homme lui est fabricant de mondes. L'art contemporain doit avoir pour objet de proposer des situations qui interrogent la communauté et lui permettent de mieux saisir ce qui l'anime ou la met en danger. Plus qu'à un simple engagement, l'art tel qu'il m'importe aspire à la résistance.

L'art engagé a quelque chose de lénifiant. Il fait de l'artiste une sorte de donneur de leçons dont les indignations attendues sont aussitôt récupérées. L'idée d'art engagé exclut toute réciprocité et place l'artiste en position de supériorité.

Calais, mercredi 21 mai 2008 à 9h
Photo Michel Vanden Eeckhoudt



Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leila Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXXapharnaūM
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet
- 21 Jules Étienne (Julot)
- 22 Paola Berselli
et Stefano Pasquini
- 23 Laurent Cordonnier
- 24 Léa Dant
- 25 Sébastien Réhault
- 26 Peter De Bie
- 27 Guy Alloucherie
- 28 Liliana Motta
- 29 Amandine Ledke
- 30 Sébastien Barrier
- 31 Francisco Jorge
- 32 Loïc Julienne
et Patrick Bouchain
- 33 Francis Peduzzi
- 34 Daniel Conrod
- 35 Ariane Ascaride